

LE CRÂNE DE MON AMI

LES PLUS BELLES
AMITIÉS D'ÉCRIVAINS

DE
GOETHE

À
GARCÍA
MÁRQUEZ

ÉTIENNE KERN

JANNE BOQUEL

PAYOT



Les grands écrivains font-ils de bons amis ? Voici treize histoires d'amitié qui ont marqué à jamais l'histoire de la littérature.

Tolstoï et Tourgueniev peuvent se provoquer en duel un jour et tomber dans les bras l'un de l'autre le lendemain. C'est assis à la même table que Cocteau et Radiguet, le temps d'un été en bord de mer, écrivent certaines de leurs plus belles pages. La rivalité de Virginia Woolf et de Katherine Mansfield n'a d'égale que leur extraordinaire complicité. L'« amitié indélébile » qui lie Senghor à Césaire dure soixante-dix ans et balaie tous les différends. Celle de Ginsberg et Kerouac a toute l'intensité de la génération « beat ». C'est par un œil au beurre noir que s'achève le compagnonnage de García Márquez et de Vargas Llosa. Quant à Goethe, à la fin de sa vie, il conserve sur une étagère de son bureau la plus précieuse des reliques : le crâne de Schiller, son *alter ego* disparu des années plus tôt.

Rencontres étonnantes, brouilles passagères, deuils insurmontables, moments de grâce et de créativité partagés, ces amitiés d'écrivains, hautes en couleur et tout en tendresse, illustrent avant tout la force de ce qui nous lie les uns aux autres.

Anne Boquel et Étienne Kern ont notamment publié *Une histoire des haines d'écrivains*, *Une histoire des parents d'écrivains* et *Les Plus Jolies Fautes de français de nos grands écrivains*.

DES MÊMES AUTEURS

Les Plus Jolies Fautes de français de nos grands écrivains, Payot, 2015

Les Derniers des fidèles, Flammarion, 2014

Une histoire des parents d'écrivains. De Balzac à Marguerite Duras, Flammarion, 2010

Une histoire des haines d'écrivains. De Chateaubriand à Proust, Flammarion, 2009

Anne Boquel
Étienne Kern

Le crâne de mon ami

Les plus belles amitiés littéraires
de Goethe à García Márquez

PAYOT

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur
payot-rivages.fr

Illustration de couverture : © Pauline Tabur

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2018

ISBN : 978-2-228-92247-0

À Mélikah et Philippe.

INTRODUCTION

C'était le 23 février 2010. Un beau soleil d'hiver illuminait le village de Choisel, dans les Yvelines. Tout de bleu vêtu, un vieux bonnet de laine sur la tête, Michel Tournier nous recevait chez lui, dans l'ancien presbytère où il s'était installé. Il souriait, poussait des « ah » et des « oh », éclatait soudain d'un rire juvénile. Affalé sur son canapé, il gardait une béquille à portée de main ; il la tapotait tout en parlant et, par moments, s'en saisissait pour décrire des cercles en l'air ou la pointer dans notre direction.

Tout autour de nous, dans le vaste salon orné de poutres imposantes, un joyeux bric-à-brac, vieilles photographies, statue d'église, boule à neige, maquette de bateau. Entre lui et nous, empilés sur une table basse, des dizaines de livres : les siens. Au pied de la table, amassés sur le sol en une sorte de pyramide à l'équilibre précaire, les livres des autres : ceux qu'il venait,

Le crâne de mon ami

comme chaque jour ou presque, de recevoir par la poste.

Intimidés, nous lui tendons celui dont nous nous sommes rendus coupables quelques mois plus tôt : *Une histoire des haines d'écrivains*¹.

Tournier fait la moue, feuillette la chose d'un œil distrait et finit par nous dire, de sa belle voix de vieillard :

« La haine ! La haine ! Maintenant vous devez faire un bouquin sur les écrivains qui s'aiment... »

Puis il jette le livre sur la pile avant d'éclater de rire.

*

Huit ans ont passé, huit ans durant lesquels les paroles de Michel Tournier n'ont cessé de nous hanter. C'était presque un devoir : après « les haines », il nous fallait écrire un ouvrage, si modeste soit-il, sur les amitiés d'écrivains.

Car la vie littéraire ne se réduit pas aux coups bas, aux règlements de comptes, aux noms d'oiseaux, à tout ce qui fait qu'Horace déjà, il y a deux mille ans, se désolait devant « la race irritable des poètes² ». La vie littéraire, c'est aussi Tolstoï et Tourgueniev qu'on surprend un jour à jouer à la balançoire³ ; Edith Wharton qui demande à son éditeur de verser ses droits d'auteur sur le compte bancaire d'Henry James⁴ ; Pasternak qui, jusqu'à sa mort, conserve sur lui,

Introduction

pliée dans son portefeuille, une lettre que Rilke lui a envoyée trente-quatre ans plus tôt⁵ ; George Sand qui prend le ton d'un enfant pour amuser Flaubert : « Pourquoi que je t'aime plus que la plupart des autres⁶ ? »

C'est aussi Goethe qui, très âgé, cache dans sa bibliothèque une relique sacrée : le crâne de son ami Schiller⁷.

Les œuvres s'écrivent parfois à plusieurs, ou côte à côte, assis à la même table. Les encouragements, les relectures mutuelles, les heures passées à travailler de concert, les regards bienveillants d'un complice sont un rempart et un tremplin : ils rendent l'œuvre à la fois possible et nécessaire. C'est pour prolonger son dialogue avec La Boétie, mort prématurément, que Montaigne écrit *Les Essais*⁸ ; c'est Cocteau qui suggère à Genet le dénouement des *Bonnes*⁹ ; l'auteur du *Seigneur des anneaux* et celui des *Chroniques de Narnia* se lisaient leurs manuscrits à voix haute et se retrouvaient très régulièrement dans le même *pub* d'Oxford¹⁰.

*

Les histoires d'amitié que nous retraçons ici ne se ressemblent pas. Elles nous conduisent de l'Amérique au Japon en passant par l'Europe, de la fin du XVIII^e siècle à nos jours. Elles incarnent aussi, et autant que possible, différents aspects

Le crâne de mon ami

de l'amitié : bonne camaraderie, relation fusionnelle ou destructrice, rapports orageux, complicité par-delà les sexes ou les âges, proximité ambiguë à coloration amoureuse.

Elles ont toutes un point commun : les auteurs dont nous parlons sont unis par un lien qui, quelles que soient sa durée et sa forme même, dépasse le cadre des simples fréquentations mondaines ou professionnelles. « Je vous aime » ou « je t'aime », ces mots, Dumas les écrit à Hugo, Tourgueniev à Tolstoï, Sand à Flaubert, Kerouac à Ginsberg, Char à Éluard, mais aucun d'eux ne les adresse au premier venu, à la consœur ou au confrère qu'on rencontre dans un salon ou à qui on envoie sa dernière publication.

C'est ce critère, celui de l'intensité d'une relation affective, qui nous a servi de premier point de repère. Il nous a fallu faire d'autres choix, des choix douloureux : ne pas consacrer deux chapitres au même auteur¹¹ ; ne retenir que des duos dont les membres sont aussi connus l'un que l'autre¹² ; exclure les amitiés qui virent à l'hostilité déclarée, comme entre Hemingway et Scott Fitzgerald ou, dans une moindre mesure, Sartre et Camus ; renoncer aux couples de légende, Sand et Musset, Verlaine et Rimbaud, et à leurs rapports dont il faut bien considérer, même si nul ne saurait tracer une frontière défi-

Introduction

nitive entre l'amour et l'amitié, qu'ils sont moins amicaux que passionnels.

À ces choix, évidemment discutables, s'est ajoutée la contrainte des sources. Les lettres, les témoignages n'existent pas toujours ou parfois ne donnent pas une idée juste de ce qui fait l'humanité et la saveur d'une amitié. Si Montaigne et La Boétie sont les amis les plus illustres de la littérature française, on ne dispose à leur sujet que de rares documents.

Cette difficulté à faire vivre les amitiés anciennes explique que nous ne commençons notre ouvrage qu'au XVIII^e siècle : il y aurait lieu, assurément, de se pencher sur les relations de Pétrarque et Boccace, Érasme et Thomas More, Ronsard et Du Bellay, Racine et Boileau ou encore Mme de Sévigné et Mme de Lafayette, mais leurs échanges, même quand l'affection est sincère, nous paraissent aujourd'hui quelque peu guindés. C'est qu'ils datent d'une époque où l'on vit l'amitié différemment et où les relations entre individus, très largement codifiées, ne se conçoivent que dans le cadre de la sphère publique.

*

Restent treize chapitres. Que l'on connaisse ou non les auteurs en question, ces histoires d'amitié, faites de rencontres étonnantes, de brouilles,

Le crâne de mon ami

de douleurs, de moments de grâce et de créativité partagée, sont d'abord de belles histoires. Dans l'amitié, les écrivains révèlent peut-être ce qu'ils ont de meilleur : leur tendresse.

Travailler à ce livre a été pour nous un très grand bonheur. Bonheur d'apprendre, mais aussi bonheur de vivre des mois durant en la compagnie d'écrivains que nous admirons éperdument.

Bonheur, enfin, d'entendre résonner encore le formidable éclat de rire de Michel Tournier.

Le crâne et les carottes

20 juillet 1794, devant les murs du château d'Iéna, dans l'actuelle Allemagne. Les membres de la Société d'histoire naturelle de la ville quittent peu à peu l'édifice, où ils viennent de prendre part à une réunion savante. Tout en marchant, ils échangent leurs impressions sur l'exposé – long et ennuyeux¹ – qu'ils ont écouté.

Deux hommes sortent à leur tour du château. Friedrich Schiller, trente-cinq ans, nez aquilin, longs cheveux blonds, regard décidé et gestes fiers, a belle allure. À ses côtés, Johann Wolfgang von Goethe, quarante-cinq ans, le visage plutôt fermé, le maintien un peu raide mais les yeux pétillants d'intelligence, reste sur ses gardes. C'est par hasard qu'il se trouve avec Schiller, presque un étranger pour lui : deux ou trois lettres assez protocolaires, une brève rencontre

Le crâne de mon ami

en 1788, voilà à peu près à quoi se réduisent jusqu'à ce jour leurs relations. Ils se sont lus, bien sûr, et Goethe sait quel succès Schiller a remporté, quelques années plus tôt, avec son drame *Les Brigands* (1781), tandis que Schiller ne connaît que trop bien les œuvres qui, des *Souffrances du jeune Werther* (1774) à *Egmont* (1789), ont valu une extraordinaire célébrité à son aîné. Ils ont de l'estime l'un pour l'autre, guère plus : Goethe considère que le talent de son cadet est encore « mal mûri² » ; Schiller envie la bonne fortune d'un confrère qui, en sus de ses triomphes littéraires, jouit de la faveur d'un puissant protecteur, le duc de Saxe-Weimar.

Voici pourtant que les travaux de la Société d'histoire naturelle leur donnent l'occasion de se découvrir des affinités. Schiller occupe une chaire d'histoire à l'université d'Iéna³, mais il a d'abord été médecin militaire : il est de taille à soutenir une discussion scientifique avec Goethe qui, depuis plusieurs années, se passionne pour la physique et les sciences naturelles. En ces matières, Goethe est plus qu'un amateur ; il est l'auteur d'un traité de botanique où il expose sa théorie de « la métamorphose des plantes », selon laquelle tous les végétaux auraient une forme originelle commune.

Quand Schiller, ce soir-là, lui demande si l'une des conférences qu'ils ont entendues ne

Le crâne et les carottes

témoigne pas d'une conception trop « morcelée » de la nature, il ne peut qu'acquiescer. Pour comprendre la nature, renchérit-il, il faut la considérer dans sa totalité. Et les voilà partis ; quelques minutes plus tard, ils sont devant la porte de Schiller.

Les deux hommes grimpent les escaliers sans cesser de parler. Ils entrent. Goethe s'empare d'une plume et dessine, sur une feuille qui traîne, ce qu'a dû être, selon lui, la plante mère idéale, à l'origine de toutes les autres plantes. Schiller objecte qu'il s'agit d'une idée et non d'une preuve en faveur de sa théorie. Goethe, un peu froissé, fait valoir ses arguments. Le débat menace de s'éterniser. Enfin, ils se séparent, sans s'être convaincus⁴. Quelque chose s'est produit, pourtant, un premier contact, une sorte d'étincelle.

Deux jours après, un ami commun, le philosophe Wilhelm von Humboldt, les invite à dîner. L'atmosphère est chaleureuse. Les réticences d'autrefois n'ont plus cours. Un mois plus tard, le 23 août, Schiller adresse une lettre à Goethe où il trace de lui un portrait si juste qu'il répond qu'il n'aurait pas pu recevoir plus beau cadeau d'anniversaire : il est né un 28 août.

*

Le crâne de mon ami

Quelques semaines suffisent à faire d'eux des amis intimes. Dès que sa santé chancelante le lui permet – il est tuberculeux –, Schiller parcourt la vingtaine de kilomètres qui sépare Iéna de Weimar pour rejoindre Goethe. Le plus souvent, c'est Goethe qui fait le déplacement. Il retrouve alors Schiller chaque jour, en fin d'après-midi, dans la maison où il vit avec ses enfants et son épouse Charlotte. Celle-ci envoie de temps en temps des boîtes de biscuits à l'illustre ami de son mari.

Goethe s'assied sur le canapé, Schiller marche de long en large dans la pièce – il a toujours eu quelque chose d'un peu emporté dans ses façons d'être –, et tous deux conversent en buvant du punch : Goethe déteste le thé et les tisanes, qu'il ne consent à boire qu'en cas de refroidissement. À la belle saison, ils se promènent en devisant⁵ ou s'installent au-dehors, sous une tonnelle, et traitent des sujets qui leur tiennent à cœur : débats esthétiques, articles à écrire pour des revues, avancement de leurs œuvres en cours et nouveaux projets. Goethe se souviendra avec nostalgie de ces moments privilégiés : « Il était alors dans la trentaine, moi dans la quarantaine, l'un et l'autre en pleine vigueur, et c'était quelque chose⁶ ! »

En se quittant, ils conservent des jours durant l'empreinte de ces conversations ; il n'est pas

Le crâne et les carottes

rare que l'un ou l'autre, déjà rentré chez lui, s'empresse d'écrire une lettre pour dire qu'il est encore, par la pensée, aux côtés de son ami. Tous les prétextes sont bons pour prolonger la discussion, soulever un problème philosophique, rendre compte d'un texte qu'on vient de découvrir ou donner des nouvelles du potager. En janvier 1796, Schiller demande à son ami, qui travaille alors à sa théorie des couleurs, de lui trouver du papier peint pour sa maison et s'en remet à lui pour le choix des teintes : il faut du vert et du rose, explique Goethe en faisant livrer les rouleaux.

Quand ses charges le retiennent trop longtemps à Weimar, Goethe envoie aux Schiller des présents comestibles, des champignons, un rôti, un brochet qu'il conseille de consommer rapidement, ou encore un plat de carottes destiné à compenser le vide d'une lettre trop courte⁷. Ces colis sont, comme leurs lettres, parfois confiés à la poste ducale, mais la plus grande partie de leur correspondance est convoyée par une servante, Christine Wenzel, qui fait le voyage à pied de Weimar à Iéna, hotte au dos et panier sous le bras, pour aller sur les marchés. Le courrier des deux écrivains transite avec des choux et des navets⁸ !

En décembre 1799, Schiller s'installe à Weimar : il y est nommé, conjointement avec

Le crâne de mon ami

Goethe, directeur du théâtre ducal. Dès lors, ils peuvent se voir tous les jours et travailler à la mise en scène de leurs pièces. Ils ne cessent pas d'écrire pour autant ; les lettres deviennent des billets, mais elles sont toujours là et attestent de ce qui sera désormais la réalité de leur vie commune : des visites, des rencontres chez d'autres amis, des soirées à l'Opéra, au théâtre, au club, ou à la Cour.

*

Bien des années plus tard, Goethe raconte : « Un jour que j'étais allé en visite chez [Schiller], comme il ne se trouvait pas à la maison, et sa femme m'ayant assuré qu'il rentrait bientôt, je m'assis à sa table de travail pour prendre des notes sur une chose ou sur une autre. À peine étais-je assis depuis quelques instants que je me sentis incommodé par un étrange malaise qui croissait peu à peu, au point que je faillis m'évanouir. Je ne savais pas tout d'abord à quelle cause attribuer ce singulier malaise, lorsqu'enfin je remarquai qu'une odeur nauséabonde s'exhalait d'un tiroir placé à côté de moi. En ouvrant ce tiroir, je m'aperçus qu'il était plein de pommes pourries. Je ne fis qu'un bond vers la fenêtre pour respirer l'air pur et je fus aussitôt remis. Sur ces entrefaites sa femme était rentrée. Elle me dit que le tiroir devait toujours être

Le crâne et les carottes

plein de pommes pourries parce que cette odeur faisait du bien à Schiller et qu'il ne pouvait ni vivre ni travailler sans cela⁹. »

*

Leurs échanges sont avant tout d'ordre intellectuel. Ils aiment débattre, réfléchir, se confronter à de grandes questions techniques ou métaphysiques. Leurs lettres font parfois l'effet d'un traité à deux voix, où la spontanéité n'a qu'une place toute relative.

Tous deux, jusqu'au bout, se vouvoient ; Schiller, qui ne se départit jamais d'un style rhétorique, parfois ampoulé, pèse un peu trop précisément ses mots ; les confidences sont rares et toujours très discrètes. Quand Goethe a la douleur de perdre un fils nouveau-né en 1795, Schiller consacre trois lignes au terrible événement avant de s'étendre sur plusieurs pages à propos d'articles que Goethe a promis d'écrire dans une revue dont il s'occupe. Goethe lui-même, dans sa réponse, n'évoque son deuil qu'après les questions relatives à cette revue. Trait d'époque sans aucun doute, pudeur certainement, mais refus, aussi, d'une sentimentalité qui, entre eux, serait hors de propos.

Il leur arrive pourtant de fendre l'armure. Au détour d'une formule, une expression de vraie tendresse surgit ici ou là : « Je vous embrasse

Le crâne de mon ami

de tout mon cœur¹⁰ », s'écrie soudain Schiller. Goethe, de son côté, laisse à l'occasion transparaître son affection : « Nos êtres sont si intimement tissés et entrelacés l'un dans l'autre que je ressens en tout moi ce qui vous arrive¹¹. »

C'est surtout quand ils parlent de leur travail d'écrivain que l'émotion affleure. Ils se disent leur joie de voir l'autre écrire, ils se font part des bonheurs et des tourments que leur offre à chacun la création. L'allégresse saisit Schiller quand sa santé lui laisse suffisamment de répit pour écrire – il souffre de spasmes, de maux de tête, de fièvres, d'insomnies chroniques. Le désespoir l'étreint quand ses souffrances, son humeur ou le temps l'empêchent de se mettre à sa besogne. Goethe est moins sujet à ces phases de spleen, mais il a aussi ses périodes « sans », sans entrain, sans inspiration, ou marquées par une grande agitation intérieure : dans ces moments, il se désole de ne pas apercevoir ne serait-ce que « le bord de la jupe d'une muse¹² » et Schiller s'attriste de lui trouver « l'humeur moins sereine et moins vaillante qu'à l'ordinaire¹³ ».

C'est alors que, pour eux, le recours à l'autre se révèle déterminant.

*

Pour Schiller, Goethe est comme une « flamme » qui « exalte [s]on courage¹⁴ » et où il

Le crâne et les carottes

peut allumer sa « petite lampe¹⁵ » ; c'est dans les encouragements constants de son ami qu'il trouve la force d'écrire des poèmes quand il croyait son inspiration tarie ou de mener à bien son drame *Wallenstein*, qu'il songeait à abandonner. Goethe, de son côté, admet bien volontiers qu'il n'aurait jamais pu achever *Wilhelm Meister*, son grand roman d'apprentissage, « sans [leurs] relations d'amitié¹⁶ ».

Leurs lettres sont un va-et-vient de questions, d'exhortations, de suggestions. Un jour, c'est Schiller qui demande si « l'esprit qui le guide » dans son projet « est le bon¹⁷ » ; un autre, Goethe envoie un manuscrit et voudrait savoir si son ami lui « donne [son] visa¹⁸ ». « J'ai fait travailler les ciseaux¹⁹ », ajoute-t-il en remerciant Schiller de ses remarques. Quand il se rend compte qu'il ne sait pas comment poursuivre son *Faust*, c'est encore et toujours vers Schiller qu'il se tourne pour le prier de lui dire comment il continuerait : « je souhaiterais vivement que vous eussiez la bonté, au cours d'une nuit d'insomnie, d'y réfléchir vous-même attentivement²⁰ ». En répondant à l'appel affectueux de l'ami, chacun donne le meilleur de lui-même ; ils ont cette chance de savoir qu'ils seront lus par un être capable et digne de les comprendre. C'est Goethe qui le dit : « Combien on a tout

Le crâne de mon ami

à gagner à se regarder dans le miroir d'autrui plutôt que dans le sien propre²¹ ! »

*

En juin 1798, Goethe exhume de ses archives un manuscrit vieux de presque vingt ans : un drame inachevé, *Elpénor*. Il l'envoie à Schiller sans préciser qu'il est l'auteur du texte... Schiller, attentif à ne rien laisser passer qui vienne de son ami, lit consciencieusement, persuadé que le texte est d'un littérateur inconnu, et répond dès le lendemain : il y a des longueurs, des expressions maniérées et le monologue final est à refaire, mais l'œuvre « atteste une culture personnelle assez poussée, un goût pur et mesuré et la pratique familière des bons modèles ». Au fond, il est assez séduit : « S'il vous était possible de me révéler le nom de l'auteur, je vous serais reconnaissant de me le faire connaître²². »

On imagine avec quel amusement, dans sa réponse, Goethe salue « la sûreté et l'équité de jugement » de son ami avant de faire remarquer qu'il comprend bien, à présent, pourquoi il n'avait pas terminé cette pièce de théâtre. Dans une nouvelle lettre, Schiller, un peu embarrassé, conclut que l'ouvrage est de « ceux à propos desquels, par-delà l'œuvre elle-même, on éprouve un besoin impérieux de remonter jusqu'à l'âme d'où elle est issue²³ ».

Le crâne et les carottes

*

Au début de mai 1805, Goethe souffre de coliques néphrétiques qui le clouent au lit. Il trouve malgré tout la force de se rendre chez Schiller. Bien que très affaibli par la tuberculose, ce dernier s'apprête à aller au théâtre. Pris d'un malaise, Goethe renonce à l'accompagner. Ils se séparent « sur le pas de sa porte²⁴ ».

Le 9 mai, Schiller meurt. Il avait quarante-cinq ans. Goethe se porte si mal qu'on lui cache la nouvelle. Il n'apprend la vérité que quelques jours plus tard. Le coup est terrible. « J'ai eu l'impression de me perdre moi-même²⁵. »

Dans les années qui suivent, Goethe poursuit le dialogue avec son ami de toutes les manières qui soient : il fait jouer ses pièces au théâtre de Weimar ; il rassemble leurs lettres pour éditer leur correspondance, le « plus beau souvenir²⁶ » qu'il ait gardé de lui.

Mais il y a plus – un témoignage bouleversant, fascinant : après onze années passées à écrire côte à côte, à entremêler sa voix avec la sienne au point que, parfois, on les a pris l'un pour l'autre²⁷, Goethe va prendre un poème de Schiller et le prolonger.

Ce poème, c'est « La Cloche ». Schiller l'a écrit en 1799 ; il y évoque les grandes étapes d'une destinée humaine. Goethe lui ajoute treize

Le crâne de mon ami

strophes en se fondant parfaitement dans la forme et le ton choisis par Schiller. Mais là où ce dernier célébrait le triomphe de la paix et de la vie, il fait du poème un chant de deuil :

Mais dans l'effroi j'entends les cloches, à minuit,
D'un branle morne et sourd semer leurs sons funèbres.
Est-ce possible ? Pour notre ami sonnent-elles
À qui tous nos désirs se tiennent suspendus²⁸ ?

Quelle plus belle offrande ? Après avoir écrit avec lui, grâce à lui, voici qu'il écrit non seulement pour lui, mais encore à sa place.

*

En septembre 1826, les autorités de Weimar décident d'ouvrir le caveau collectif dans lequel Schiller reposait depuis sa mort, vingt et un ans plus tôt. On veut lui offrir une sépulture à sa mesure dans la chapelle grand-ducale. Goethe, soixante-dix-sept ans, assiste à l'exhumation ; c'est même lui, semble-t-il, qui identifie ce qu'il pense être les restes de son ami.

Les ossements sont mis de côté avant d'être solennellement transférés dans la chapelle ; le crâne, lui, est remis à la bibliothèque grand-ducale lors d'une brève cérémonie officielle. En ces temps où la phrénologie est en vogue, on compte bien exposer la précieuse relique.

Le crâne et les carottes

Il n'est pas question, pour Goethe, que d'autres puissent contempler ce qui fut le visage de son ami. Quelques jours plus tard, il envoie chercher le crâne pour qu'il soit porté chez lui. On ne refuse rien au grand homme. Posé sur un coussin de velours bleu et mis sous cloche²⁹, l'objet trouve une place dans sa bibliothèque personnelle.

« Il ne le montre à personne³⁰ », rapporte un témoin.

Six ans plus tard, en 1832, Goethe meurt à son tour. Aujourd'hui encore, il repose à Weimar, dans la chapelle grand-ducale, dans un sarcophage d'acajou verni placé juste à côté de celui de Schiller.

Les deux tombeaux sont absolument identiques, à ceci près que celui de Goethe est orné de poignées de bronze.

Il y a un autre détail. En 2008, une étude scientifique a montré que ni le crâne ni les ossements exhumés en 1826 ne sont ceux de Schiller³¹.

Dans un jardin anglais

1828, Waterloo. Des champs à perte de vue. Tout près, la butte du Lion, surmontée de la fameuse statue érigée deux ans plus tôt.

Sur ce paysage à la fois grandiose et paisible se découpent les silhouettes de deux hommes. Le premier, couronné de cheveux gris, se tient silencieux et tranquille. Le second, plus petit, très enrobé, ne cesse de gesticuler¹. Devant eux, l'immense étendue où se jouait hier encore le sort de l'Europe et où des milliers de soldats laissèrent la vie.

Leur amitié, elle aussi, ressemble un peu à un désastre.

*

Juin 1797, Racedown Lodge. C'est dans cette belle bâtisse située au pied de la colline de Pilsdon

Le crâne de mon ami

Pen, dans le Dorset, que le poète William Wordsworth, vingt-sept ans, est venu chercher le calme dont il a besoin pour travailler en paix. La maison est très isolée. Avec sa sœur, Dorothy, il mène une vie simple, rythmée par la poésie et les promenades dans la campagne. Rien ne vient troubler leur « solitude parfaite² », sinon, de temps à autre, le passage d'un voyageur égaré ou d'un paysan des environs. Ce jour-là, pourtant, ils attendent un invité. Dorothy appelle son frère : quelqu'un vient d'apparaître à l'horizon. Oui, c'est bien lui. Le voici qui saute par-dessus une barrière, se met à courir et coupe à travers champs sans passer par la route³.

Samuel Taylor Coleridge arrive enfin, essoufflé, radieux.

Il a vingt-cinq ans. Autant Wordsworth est grand, maigre, presque osseux, autant lui est tassé, bien en chair. Il donne une impression de robustesse et de chaleur confirmée par son exubérance naturelle. Dans son visage encadré par de longues boucles brunes négligées, ses grands yeux gris sont très mobiles. Il parle beaucoup et bien, avec un feu qui emporte l'adhésion⁴.

Un ami ? Pas encore.

Les deux futurs géants du romantisme anglais se sont rencontrés deux ans plus tôt, à Bristol, en 1795, lors d'une réception mondaine. Leurs relations se résument à quelques lettres et à une